Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 555239

Date : 22/28 SEPT 16
Page de l'article : p.22

culturematch/livres

MARCUS MALTE

Un souffle hugolien

France, 1908. Elevé par une mère à demi sauvage dans une cabane isolée, un garçon mutique se résigne à côtoyer le monde des hommes lorsqu'il se retrouve brutalement orphelin... Marcus Malte manie la plume avec tant de brio qu'on subodorait qu'il quitterait bientôt le cadre trop étroit du polar. Mission accomplie avec ce roman d'apprentissage, une odyssée qui décline tous les genres, tous les styles : romantisme débridé, poésie lyrique, érotisme déchaîné, pamphlet cinglant... Gonflé et foisonnant, c'est le grand roman du XIXe siècle de la rentrée ! F.L.

« Le garçon », éd. Zulma, 544 pages, 23,50 euros.

Tous droits réservés à l'éditeur

PARIS MATCH
149 RUE ANATOLE FRANCE
92534 LEVALLOIS PERRET CEDEX - 01 41 34 60 00

30 OCT/05 NOV 14
Hebdomadaire
OJD : 575038

Surface approx. (cm²) : 576
N° de page : 18

Nouvelle / MARCUS MALTE *dépasse les borgnes*

Elle n'a qu'un œil, celui de la vengeance. Cyclope en colère, Fannie enlève Freddie, un jeune loup de Wall Street responsable, selon elle, de la ruine et de la mort de ses parents... Marcus Malte est de retour avec une fable sociale ironique et cruelle, dont l'héroïne n'est pas sans rappeler la délicieuse Annie de « Misery ». Pour ne rien gâcher, il nous délecte d'une autre nouvelle inspirée par les désastres industriels qui ont frappé les chantiers navals de La Seyne-sur-Mer. Et montre que le malheur des uns peut faire le bonheur des lecteurs ! F.L.

« Fannie et Freddie », de Marcus Malte, éd. Zulma, 160 pages, 15,50 euros.

PARIS MATCH

Du 13 au 19 septembre 2012

« L'embellie », d'Audur Ava Olafsdottir, éd. Zulma, 395 pages, 22 euros.

AUDUR AVA OLAFSDOTTIR
L'AVENTURE LUMINEUSE

L'auteur de « Rosa Candida » publie « L'embellie », un voyage émouvant à travers l'Islande.

Ce n'est pas tous les jours qu'après avoir écrasé une oie une femme quittée par son amant retourne chez son mari, qui lui reproche, avant de demander le divorce, plusieurs choses essentielles dont une : ne pas avoir de seins. Il lui préfère donc une collègue de bureau qui le fera père dans deux mois. La messe est dite, les cartons peuvent commencer.

Pour la sortir de sa stupeur, Audur, son amie enceinte de jumeaux, lui propose de venir dîner chez elle, mais se casse la cheville avant d'accéder à sa porte. Alors que les pompiers l'embarquent, Audur confie à son amie la garde de son fils, Tumi, mentionnant seulement qu'il est somnambule et aime à s'endormir avec une mèche de cheveux sur les yeux. Tumi, dont les verres de lunettes ont l'épaisseur de loupes, est par ailleurs étrange, sensible et sourd, et apprend vite à sa compagne à tendre l'oreille vers le moindre de ses désirs. Elle qui n'a jamais voulu d'enfant prend donc la route pour deux mois de vacances en Islande avec ce petit qui la convainc d'emblée de lui acheter un animal de compagnie. Le périple débute alors avec trois poissons rouges. Il se prolongera avec quelques chats, un papillon...

Un pays où le sourire palpite

Entre les animaux renversés et les hommes rencontrés sur son passage, la narratrice s'attache peu à peu à Tumi. Leur lien se teinte d'une lumière délicate, éclairant le sable noir et le jour crépusculaire de l'Islande qu'ils traversent de part en part. Tumi sort de sa bulle, sa grande amie entre à son tour dans son bocal, ensemble ils goûtent à la vie sensitive, les pieds dans l'eau gelée, le ventre réchauffé par les recettes dont l'auteur nous donne les secrets en fin d'ouvrage. Les deux héros croisent même la route d'une baleine échouée au beau milieu d'un village, une chance providentielle dans ces contrées-là.

Dans « L'embellie », Audur Ava Olafsdottir dévoile avec subtilité la couleur rose de la boue, l'ombre dorée des matins noirs, et son lecteur prend le chaud, doucement, au soleil d'une contrée nordique où le sentiment et le sourire palpitent comme deux cœurs. Aigu et grave, ils écrivent la partition d'un livre tactile, prenant et touchant. ■

PARIS MATCH

Jeudi 28 avril 2011

LA CHRONIQUE

LES ÂMES MORTES

Dix-sept ans après le drame du Rwanda, le Sénégalais Boubacar Boris Diop ressuscite le génocide. Impansable.

Il paraît que le pardon est amer mais que ses fruits sont sucrés. C'est ce que répètent aujourd'hui les esprits raisonnables en Côte d'Ivoire. La haine dans un pays, c'est comme la rouille sur le fer; si on ne l'élimine pas, la catastrophe est assurée. En matière de guerres civiles, l'Afrique fait peur. Au Liberia, en Sierra Leone, au Congo, ailleurs, des horreurs sans nom semblent avoir immunisé le continent contre les atrocités. Comme si, là-bas, la raison, la charité, l'humanité avaient vidé les étriers. Et je ne parle pas du Rwanda où même 10000 personnes tuées par jour pendant cent jours ne furent pas de taille à troubler le sommeil de l'univers. Un fleuve de sang a noyé les Tutsis sous les yeux d'un Occident méprisant qui, ne connaissant que les créatures dociles et corrompues maintenues par lui au pouvoir, a semblé trouver ces amputations de masse presque normales. Mais si nous, Français, avons la pudeur de ne pas en parler, Boubacar Boris Diop, lui, en a fait le thème de « Murambi, le livre des ossements », 250 pages qui racontent comment une machette géante plantée sur une montagne de cadavres se dresse entre les Hutus et leur avenir. C'est un chef-d'œuvre que, pour fêter leur vingtième anniversaire, les éditions Zulma republient avec une postface de l'écrivain sénégalais.

Autrefois, Dieu trouvait le Rwanda si agréable qu'il ne passait jamais la nuit ailleurs. Il neigera en enfer avant qu'il y revienne. Et Diop explique pourquoi sans laisser personne sur le bord de l'histoire. Des dizaines de destins s'entrecroisent dans son récit. De Jessica Kamanzi, l'agent de liaison de la guérilla tutsie à Kigali en plein génocide, au Dr Joseph Karekesi, qui a organisé le massacre de milliers de personnes à l'école technique de Murambi et sacrifié sa propre femme et leurs enfants. Des scènes d'apocalypse se suivent dans des villes où s'abattent les criquets hutus affamés de meurtres. Les petits pigeons qui vivaient auprès de vous se transforment soudain en vautours et quand le narrateur principal, Cornelius, un intellectuel installé à Djibouti, revient dans son pays au bout de vingt ans, il n'ose demander de nouvelles de personne. Mais faites confiance à Diop, son personnage va quand même tout découvrir. Y compris le rôle de la France qui apparaît sous les traits d'un officier de l'opération « Turquoise » dont le rôle était d'abord d'évacuer au Zaïre les ministres, les préfets et les officiers supérieurs génocidaires qui fuyaient avec les réserves de la Banque centrale. Pourquoi donc les protégions-nous ? Pour qu'il n'y ait surtout pas de procès et que ces assassins ne rejettent pas tout sur Paris qui fermait si bien les yeux depuis si longtemps.

Personne n'a survécu car ceux qui n'ont pas été tués meurent de douleur, à petit feu, pendant le reste de leur vie. La haine et le chagrin sont des bouchons de liège qui remontent toujours à la surface. Pourtant ce roman bouleversant n'est pas désespéré. S'il ne parle pas des crimes tutsis auxquels les Hutus auraient répondu comme les sans-culottes de 1792 présentant aux aristocrates la facture de leur morgue, c'est qu'on ne part pas vers l'avenir en marche arrière. On n'alimente pas le futur avec de vieilles peurs. On le bâtit sur la vérité. Qui est la même pour tous, Hutus et Tutsis, même si, jusqu'à présent, comme les deux yeux, ils sont inséparables, voient la même chose et ne se rencontrent jamais. ■

Juin 1994, à Bisesero, dans la montagne, un groupe de Tutsis terrorisés.

Murambi, le livre des ossements
De Boubacar Boris Diop
Ed. Zulma
272 pages, 18 euros.

extrait

2 931000 891504

Hebdomadaire ☎ : 01 41 34 60 00
T.M. : 624 855 L.M. : 4 206 000

JEUDI 21 OCTOBRE 2010

PARIS MATCH

LE DÉSIR, **LA MORT ET LES ROSES**

L'Islandaise Audur Ava Olafsdottir nous invite au cœur d'une roseraie oubliée. Yves Simon a été transporté par cette ode au bonheur.

« Papa aurait dit : "On ne va pas loin avec des rêves." Maman aurait dit : "Il faut poursuivre ses rêves." » C'est ce que révèle, dès le début, le narrateur, Lobbi (diminutif tendre que lui donnent ses parents). Il est roux, peau diaphane des pays nordiques, taches de rousseur, il a 22 ans et va quitter, afin de poursuivre son rêve, ce qu'il lui reste de famille : un frère jumeau autiste et son vieux père. Sa mère chérie est morte quelques mois plus tôt dans un accident de voiture.

Le roman se situe quelque part en Islande, patrie de l'auteure de « Rosa candida », Audur Ava Olafsdottir, le pays des volcans, des geysers, un relief doux qui cache une nature extrême de glace et de feu. Une rose à huit pétales et « Rosa candida » sans épines, telles sont les obsessions de Lobbi. Aller en Italie où, dans un vieux monastère, s'étend une roseraie qu'il a repérée dans d'antiques livres de botanique, ses livres de chevet. Cette roseraie est unique par son ampleur, sa beauté, et il veut en devenir l'architecte contemporain, celui qui redonnera vie à ce jardin des délices. Mais neuf mois avant de quitter son pays, Lobbi a fait l'amour avec Anna, une fille de son âge, dans la serre à fleurs qu'avait agencée sa mère. Pour lui, nul amour dans cette étreinte, une passade d'une heure à peine dont le résultat est une grossesse pour la jeune femme. Peu avant son départ, Lobbi, qui n'a jamais revu son amante d'un soir, assiste pourtant à l'accouchement de sa fille, Flora Sol. Il connaît à peine la mère et se demande s'il a les capacités de devenir père. Il pense qu'une naissance est la désastreuse annonce que l'on est soi-même mortel. Anna le rassure, qu'il parte tranquille, elle se débrouillera sans lui.

Un roman initiatique où le héros va apprendre à devenir père

« Rosa candida », d'Audur Ava Olafsdottir, éd. Zulma, 336 pages, 20 euros.

Dans l'avion qui le mène vers des contrées plus hospitalières, Lobbi a cette réflexion : « Je suis un jeune homme de 22 ans et il faut bien que je me plonge plusieurs fois par jour dans des méditations sur la mort. En deuxième lieu sur le corps – le mien et celui des autres. Et en troisième lieu sur les roses. » La mort, le désir, les roses, l'alchimie d'un roman qui étonne à chaque page et qui rend fou d'admiration pour celle qui l'a écrit. De surcroît, l'auteure tient le lecteur en haleine, car elle n'a oublié ni suspense ni coups de théâtre. Lobbi va trouver la sérénité dans ce trou perdu où il atterrit après mille péripéties : un cloître, des moines, frère Thomas, amateur de vidéos et de cinéma.

Mais le jeune homme n'est pas au bout de ses surprises. Anna revient sur le devant de la scène alors qu'il croyait l'avoir effacée de sa vie. Elle lui propose de venir écrire son mémoire de généticienne accompagnée de leur fille Flora Sol, ici, dans son refuge, un village sans nom, qui use d'une langue presque morte, vouée à la dégénérescence. Ce livre que l'on croyait dévolu à la volupté des roses se transforme en roman initiatique, puisque le héros va apprendre à devenir père. « Les femmes sont comme ça. Elles surgissent tout à coup devant vous, au seuil d'une nouvelle vie, un marmot sur les bras pour vous signaler que c'est à votre tour d'endosser la responsabilité d'une conception intempestive, d'un enfant-accident. »

Un roman magnétique sur l'existence, le doute et les roses, la jeunesse qui un jour s'interrompt afin qu'un homme se déclare tel, face au monde. ■